

éHORLIEU
éditions

<http://www.horlieu-editions.com>
contact@horlieu-editions.com

INTROUVABLE

Jean-Marie Soreau

Champ-contrechamp

Texte publié dans *Tel Quel* n° 19, 1964

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites à l'exclusion de toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'auteur, le nom du site ou de l'éditeur et la référence électronique du document.

Document accessible à l'adresse suivante:
horlieu-editions.com/introuvables/litterature-poesie/soreau-champ-contrechamp.pdf
© ayant droit

Jean-Marie Soreau

CHAMP-CONTRECHAMP

I

A travers les vitres on voit défilier la plaine, broussailleuse étendue vert-jaune jusqu'à l'horizon de basse végétation aux arbres rares et en bouquets, marécageuse de plus en plus tandis que progresse la micheline sur la voie ferrée rectiligne.

La plaine déjà marécageuse est verte, mais qu'éclaire la lumière oblique, jaunissante du soleil haut levé – déjà brûlant en dépit de l'heure matinale de ce jour d'été – ; lumière de rayons obliques dessinant, çà et là, rares, de grandes ombres effilées aux contours indécis, celle de la micheline massive sur l'herbe du remblai, invariable, ses bords tressautant, irréguliers, sur le relief de buissons, les touffes inégales. L'eau des étangs, des marres, la reçoit et la disperse, la réfléchit au passage sous un certain angle, scintille un instant à travers les joncs, trop touffus, trop éloignée pour qu'il soit possible d'en apercevoir de larges surfaces unies à l'éclat métallique terne ou brillant. C'est un espace torride d'air vibrant qui les surplombe – arrêté, sans un souffle de vent, homogène de l'horizon jusqu'aux rails sous la micheline, brûlants après son passage.

De ce côté de la vitre à peine baissée, sur lequel le soleil donne, l'air est étouffant. Dans cette chaleur accumulée, les positions relâchées, les mouvements, les quelques gestes sont encore ceux du sommeil et comme imprégnés de la moiteur ambiante, ralentis, mais plusieurs voyageurs ne dorment plus, seulement somnolent, qui les yeux ouverts un moment fixent devant eux quelque détail du compartiment là où tombe leur regard, qui jettent un coup d'œil à la vitre dont le store presque entièrement descendu leur masque le paysage, s'en détournent, referment les yeux en se calant.

Le petit garçon est assis, dans le sens de la marche, le corps de biais sur la banquette, le buste un peu en torsion lui permettant de s'agripper des deux mains au rebord inférieur de l'encadrement de la vitre contre laquelle – la partie supérieure du visage seulement, à sa hauteur – il appuie avec ses mèches collées son front imprégné de sueur. Cette position qu'on lui défendait dans le train de Paris, qu'il abandonnait sans mauvaise grâce, chaque fois, au bout de quelques minutes il la reprenait sans s'en rendre compte. Ainsi derrière les fenêtres fermées, il venait tout contre les carreaux et debout, pareillement s'y appuyait du front et du plat des deux mains aux doigts écartés (la buée qui se forme devant la bouche et dont il essuie régulièrement du revers de la manche la tache vite agrandie de fines gouttelettes lumineuses; la vitre fraîche, la vitre tiède; l'inaccessible croisée de la salle de classe et derrière, les saisons...)... alors, des heures entières, il pouvait regarder la neige qui tombait, lente la pluie battre en bulles sur la route ou sur les larges feuilles luisantes du jardin sauvage. Il lui suffisait de garder les yeux ouverts et fixes pour rêver comme il lui plaisait, de campagnes plates et banales, aussi vertes et régulières que les paysages simples aux couleurs crues toutes en aplats de ses livres d'écolier, campagnes et paysages qu'il peuplait d'étangs, de haies, de bosquets serrés s'ils faisaient défaut, de chemins de raccord (entre d'autres qu'il s'était lassé de parcourir), de maisons isolées à la lisière des bois –, maison forestière, maisonnette des passages à niveau... des trains y passaient parfois, traversaient lentement la campagne, continuaient vers la ville lointaine et indéfinie...

... Il voyait en gare de D... la micheline jaune et rouge ralentir et s'immobiliser, très progressivement sur un quai voisin; étonné qu'il n'en sortît personne, ne voulant pas croire lorsqu'on le lui apprenait qu'ils devaient changer qu'il allait y monter pour la fin du parcours; là, il regardait

son train repartir, le dernier wagon disparaître derrière la vitre tandis que la jeune femme blonde, sur le quai, au milieu de ses valises, adressait des signes d'adieu à une personne qu'il ne pouvait pas voir, déjà éloignée, peut-être du train lui répondant, peut-être marchant sur le quai, regagnant la ville.

Maintenant, elle est assise en face de lui, éveillée depuis un moment et converse avec sa parente par phrases courtes et rares, concises et calmement dites d'une belle voix reposée, reposante, indifférente au paysage qui défile, un peu plus touffu, boisé très irrégulièrement, marécageux – eaux stagnantes nombreuses, joncs, roseaux, des lis, broussailles, des fleurs sauvages, grimpantes, qui s'y mêlent –, étend ses jambes longuement dans l'espace laissé vide à sa gauche par l'enfant et frôle les siennes qu'il a nues et qu'il tient repliées un peu en retrait sous la banquette.

– Ce garçon est très farouche. –, la jeune femme s'est penchée dans sa direction et tend la main vers son visage qu'il détourne, surpris, pour la regarder.

En s'approchant, elle a décroisé pour les ramener vers elle ses longues jambes et découvert un peu ses genoux tandis que sa main glisse, douce, fraîche, contre la joue moite, que les cuisses se rapprochent qu'il aperçoit un instant – un instant, comme une scintillation, s'éclairant au-dessus de la limite sombre et brillante du bas, quadrilatère de peau nue refermé par les trois autres lignes des cuisses et du mollet en mouvement –, déjà sans réunies, genoux se touchant sous la robe retombée qu'avec son autre main elle tire et tend contre ses jambes, alors que de nouveau il se tourne vers le paysage, que la caresse s'arrête –... trop timide je crains... enfin... à son âge... –, et cependant qu'il n'a pas repris exactement sa position antérieure, lorsque le store complètement remonté elle a fait descendre la glace et qu'il s'en détourne un peu, le visage moins nettement dirigé vers la vitre, il regarde obliquement par rapport à la direction du véhicule –, de telle façon que maintenant le paysage approche et s'amplifie plutôt qu'il ne défile, et lui découvre dans la courbe qu'ils abordent la lisière d'un bois par où un peu plus loin la voie ferrée s'enfoncé.

–... Tellement mignon, ces petites mèches... –, il la voit sourire, sa belle voix calme et reposée dominant sans effort le vacarme du véhicule. L'homme qui est assis à la droite de la jeune femme et qui se penche un peu du côté gauche vers elle comme s'il cherchait à mieux voir un détail du paysage dépassé – silencieux – sourit également.

Ainsi placés et regardant à travers la vitre, ils pourraient voir, amincie de plus en plus jusqu'à se profiler et disparaître entre ses deux bords clairs la surface d'eau obscure prise dans l'ombre, ces deux lisérés qu'elle ménage, n'occupant que le milieu du petit étang mais le traversant, s'y allongeant, effilée au-delà, clairs, réduits à deux traits plus lumineux qui se rejoignent, encore brillants quelques instants avant que la micheline sortie de sa courbe n'atteigne la lisière du bois.

II

L'allée rectiligne qui conduit du perron-véranda de la maison à la porte de bois peint de l'entrée – donnant sur le chemin blanc, poudreux, du bourg –, l'allée étroite qui à travers le jardin ordonné aux parterres fleuris, va du chemin blanc empoussiéré au perron-véranda de la maison, l'allée est recouverte de petits cailloux lisses éclairés par les rayons obliques, jaunissants du soleil matinal encore très bas, de l'autre côté du chemin du bourg, à peine dégagé de la broussaille marécageuse au-dessus de l'horizon.

L'ombre de ceux qui sont le plus en saillie ou que l'inégalité de leur relief (monticules et dépressions marqués par les pas – géographie brouillée de leurs traces) met en suplomb, s'allonge sur les voisins, plus rapprochés du perron de part en part, mais l'ensemble ne s'en trouve pas obscurci et reste clair, reflétant, gris, presque blancs, la lumière jaunâtre des rayons obliques.

Derrière la maison l'ombre s'allonge démesurément sur le jardin en friches, et vient affleurer jusqu'au pied du remblai par un angle le plus effilé – l'extrême pointe de l'ombre démesurée.

Là, c'est une jeune-fille presque rousse, une gamine, qui s'assoit – devant lui, les cheveux roux, des mèches, les jambes réunies qui se plient –, est assise dans l'herbe, frêle, des cheveux rouges, près des buissons du remblai –, une jambe pliée en équerre et le genou à la hauteur du menton, une jambe très droite allongée, le buste droit aussi et incliné vers l'arrière, s'appuyant au sol de ses deux bras tendus la paume des mains, contre, le touchant. La jambe tendue vient rapidement rejoindre l'autre dans la même position, en équerre, les deux jambes ainsi arrêtées genoux contre genoux serrés sous les deux mains réunies qui s'y rejoignent et s'immobilisent –, mais d'un mouvement glissant du pied vers l'arrière, alors que les mains se sont détachées du sol et sont encore en l'air, sans avoir refermé leur cercle, la jambe tendue vient rapidement rejoindre, les mains symétriquement vont bientôt avec les genoux se rejoignant, vont – un instant sous la robe, d'ombre claire que délimitent les lignes se croisant des jambes celles du bas, apparaît une large surface nue de la cuisse –, et les genoux se touchent, serrés sous les mains aux doigts entrecroisés qu'il regarde; – plus tard, glissent l'un contre l'autre sur le côté, jusque dans l'herbe.

Dans la position qu'ils occupent alors, la jeune femme devrait baisser la tête pour le regarder, allongé dans l'herbe, reposant le visage contre ses genoux; mais elle promène lentement la main dans les cheveux de M..., s'amuse à défaire ses mèches, recommence ce geste, essaie de les reformer, régulières sur son front et maintenant encore n'a pas cessé sa caresse alors qu'il garde les yeux fermés et qu'elle fixe son regard devant elle, dans la direction du jardin.

Dans la portion que n'obscurit pas l'ombre de la maison, la chaleur matinale fait déjà trembler l'air et à travers ondoyer en d'imperceptibles vibrations fluides les contours les plus géométriques, les lignes de la maison.

–... Confortable depuis,... agréable, mais encore si près du train –, la voix qui prononce ces paroles, calme et lasse, n'est plus celle qui accueillait la veille aux... l'adolescent gauche, embarrassé, étonné de la découvrir si jeune – Mon petit M..., comme je suis contente de te voir... –, et continuait heureuse des paroles dont il laissait s'échapper le sens – n'écoutant que cette voix de gamine, caressante et rauque –, pour trop tôt s'interrompre lorsqu'une voix masculine intervenait, – J... a voulu que tout soit conservé semblable, alors nous l'avons fait reconstruire identique,... un peu éloignée...; et maintenant semble ne plus s'adresser à personne pour poursuivre, murmurer, –... mais l'étang, ce petit étang que nous avons là, notre marre, te souviens-tu?... nous avons dû le faire assécher. – M... semble d'ailleurs ne plus l'écouter. Blotti contre elle, immobile, lui touchant la main plutôt qu'il ne la tient, peut-être est-il endormi; peut-être rêve-t-il encore; et peut-être pour continuer son rêve n'a-t-il besoin que seulement ses yeux s'ouvrent pour la suivre – qui s'enfuit à travers le jardin, la suivent (qui marche dans l'ombre, se retourne, lui sourit, riante encore et l'invitant lorsqu'elle contourne la maison, un instant avant de disparaître), et qu'alors il entende lointain mais très distinct le bruit de la micheline qui vient, très éloignée, qui approche?

Son encore faible, stagnant comme s'il ne devait jamais s'amplifier, semblant tourner en rond interminablement, comme cependant le véhicule approche, pourtant progresse de son mouvement lent et régulier le long de la voie ferrée rectiligne, il rompra un moment le silence presque parfait de la campagne, des jardins, de la maison ensommeillée; – bruit très intense lorsqu'elle passe à la hauteur des fenêtres mais qui déclinera très vite et s'éteindra tout à fait quand après la courbe que présente ensuite la voie ferrée, elle s'engagera à l'intérieur du bois.

Au premier étage de la maison, dans la chambre qui donne sur le jardin en friches et la voie ferrée, M..., du seuil de la porte d'entrée visible de dos – se tient à la fenêtre, appuyé des deux bras à la balustrade, tourné vers l'extérieur comme s'il regardait passer la micheline, mais un peu penché en avant.

Sa main gauche enserme la barre de bois moulée et le poignet de ce côté-là semble supporter tout le poids de sa position inclinée; la main droite, dont les extrémités des doigts seulement touchent l'appui de bois, l'effleurant, recouvre entièrement la main gauche de J... qui de la même

façon – dans la position complémentaire, donc lui faisant face – se maintient des deux bras à l'appui, les fesses rentrées, le buste penché en arrière, vers l'extérieur.

Les bras nus, fins, presque grêles, se tendent à l'extrême limite et placent en position d'extrême retrait les épaules, tout le haut du corps, comme si dans ce mouvement d'éloignement, acculée par M... contre la balustrade, elle voulait prendre encore du recul. Mais lorsqu'il abandonne la main qu'il caressait, crispée à l'appui alors que son bras soulevé monte vers l'épaule de J..., la tête de la jeune femme est renversée en arrière, le visage tourné vers le ciel.

Son rire domine le bruit de la micheline, déjà déclinant alors que la dernière vitre du véhicule vient à peine de disparaître du cadre de la fenêtre.

III

Derrière les vitres le paysage défile, marécageux, qu'éclaire un soleil matinal de fin d'été aux rayons obliques, déjà brûlants; – défile, du côté le moins marécageux à gauche du véhicule, dans l'ombre de la micheline, massive, s'allongeant démesurée, obscurcissant un instant, irrégulière, tressautant – le bord des prairies, des broussailles poussées près de la voie, le remblai aux herbes sauvages brûlées en leur sommet, encore vertes mais jaunies par la lumière matinale oblique qui démesurément allonge les ombres, les dessine avec des contours nets, la pointe effilée, et donne aux surfaces d'eau bien dégagées des joncs et des herbes aquatiques l'éclat métallique d'un instant sous un certain angle.

En face du petit garçon, dans l'ombre du store aux trois quarts descendu la jeune femme blonde, éveillée, garde les paupières légèrement baissées et semble dormir mais depuis un moment elle observe l'enfant qui, devant elle – le front appuyé contre la partie inférieure de la vitre qu'à la hauteur de son visage le store ne masque pas – regarde avec attention le paysage, – maintenant touffu, boisé clairsemé et très marécageux: marres croupissantes, roseaux, grandes étendues de joncs, des lis, d'autres fleurs sauvages aux longues tiges grimpantes, ça. et là., – rose très soutenu –, jaunes, violettes, mauves.

Dans l'espace laissé vide à sa gauche par ses jambes nues et serrées côté vitre contre la cloison du compartiment, ses jambes, qu'elle déplace en souriant et qu'ensuite elle étend longuement jusque dessous la banquette frôlent les siennes. Surpris mais conservant sa position – n'osant pas sourire –, il la regarde, conservant sa position inconfortable, le haut du corps toujours dirigé vers la vitre et tournant seulement la tête, il la regarde lui sourire –... qu'il est farouche notre blondinet!... –; comme elle caresse la joue de l'enfant, la voit se pencher vers lui, décroiser ses jambes allongées pour les ramener vers elle, lui dévoiler dans ce mouvement qu'elle accomplit vite mais avec beaucoup d'ampleur une petite surface nue de la cuisse entre le bas et la robe soulevée qui retombe, l'effaçant – quadrilatère irrégulier qu'il aperçoit, clair, interminablement... –... trop timide certainement mais à cet âge... –. L'eau brille à une trentaine de mètres de la voie ferrée des deux côtés du petit étang que n'obscurcit pas l'ombre de la maison, abattue sur presque toute son étendue – en son milieu, s'y allongeant et au-delà s'effilant jusqu'à venir toucher de la pointe de son angle le plus avancé le bas du remblai, à quelques mètres de la micheline, lorsqu'elle passe.

Dans le rectangle noir de la fenêtre grande ouverte, la femme, d'abord tache de couleurs au contour nettement découpé se détachant du fond sombre – apparaît ensuite de dos lorsque le compartiment est presque à la hauteur de la maison, avec des cheveux roux qui descendent à peine sur la nuque et laissent voir dans l'échancrure de la robe une large surface de peau bronzée. Ses bras nus – fins, presque grêles – rejetés en arrière sont appuyés à la balustrade, en légère torsion et semblent se tendre de plus en plus, la soulevant peut-être un peu. La tête alors se renverse en arrière, lentement.

Il lui voit renverser la tête en arrière: les cheveux roux, presque rouges, dissimulent entière-

ment le cou et un peu de la surface de peau bronzée ; il la voit peu à peu s'abandonner. Et il voudrait que cela ne finisse jamais, cette douceur, cette amertume, inconnues qui le bouleversent. Il est toujours immobile, le front collé à la vitre, agrippé des deux mains à la partie inférieure du cadre de bois verni mais ne réprime pas un imperceptible tressaillement de tout son corps, car, maintenant, tout près – peut-être une plainte – tout près, serré contre elle, interminable, c'est le rire de cette femme qu'il entend.

Lorsque d'un mouvement sec et rapide qui le surprend, la jeune femme blonde a remonté le store, il se détourne lentement du paysage et regarde devant lui ; il la voit qui lui sourit, l'entend qui lui parle –... tellement mignon, tes petites mèches et comme tu les arranges! –, sa belle voix calme et reposante dominant sans effort le bruit de la micheline.

IV

Son vrombissement est encore perceptible, mais comme elle aborde la courbe qui précède le bois et qu'elle en franchit la lisière il s'estompe rapidement et bientôt – installé progressivement dans son silence, le remplissant jusqu'à l'occuper entièrement ; et c'est alors, repris, comme s'il n'avait jamais cessé –, concert soutenu, strident, monotone, ne subsiste plus que le crissement des insectes du marécage.

Ceux-ci forment un nuage au noyau compact inégalement dégradé, clairsemé, en son pourtour, cependant bien arrêté en hauteur exactement délimité comme par une invisible paroi plane parallèle au-dessus de la surface d'eau. La chaleur accumulée par les rayons obliques d'un soleil de fin d'été caniculaire, encore bas, fait vibrer l'air stagnant, que sillonnent de petits insectes véloce, à peine visibles, de grandes libellules bleues échappées du périmètre de l'étang.

Certaines de celles qui prennent ainsi du large s'approchent en zigzaguant du pied du remblai ; d'autres vont plus loin dans la direction opposée mais sans l'atteindre vers le chemin blanc jusqu'au fond de la clairière cernée de basse végétation – vite éloignées à la faveur d'un crochet ou disparues dans une brusque accélération.

Ici, le bruit des insectes est couvert. Un rire de femme, un rire de gorge, aux éclats rauques et étouffés, décline en soubresauts, déjà moins saccadé – peut-être une plainte – ; encore quelques instants, ne se distinguera plus du crissement monotone des insectes qui – affaibli par la distance, ici, ou moins nourri de leur nombre – semble cependant occuper tout l'espace et ne devoir jamais cesser.